

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

[www.serbica.fr](http://www.serbica.fr)

## TRISTESSE ET SOUVENIR



ТУГА И ОПОМЕНА  
TUGA I OPOMENA

**BRANKO RADIČEVIĆ**

**POÈME**

Traduit du serbe par Kolja Mićević

In : Kolja Mićević, *Les saluts slaves*, une anthologie poétique,  
Éditions « Kolja Mićević », Paris-Belleville, 2002, p. 58 -64.

◆ *Poésie* ◆

**I**

Ils sont partis déjà les gels froids,  
les vaux, les monts plus ne sont blancs,  
sur les fleurs ton pas avance droit,  
ton œil voit partout la verdure, content.  
L'aurore dorée, déjà on l'aperçoit,  
dissipe sa beauté avec le beau temps.  
Dans ton cœur tout éveille l'allégresse,  
dans mon sein l'obscur tristesse.

**II**

Le chant dolent d'un petit oiseau  
qui se cache dans le bois vert,  
le cours des murmurantes eaux  
qui dans les doux cailloux se perd,  
la petite abeille à l'aimable écho  
qui dans les fleurs boit le miel cher –  
c'est beau, mais plus grand fut le charme  
quand mes yeux ignoraient les larmes.

**VII**

"O, mon âme tendre, prends cette douce fleur,  
elle est aussi douce que toi.  
A la source où le mont va en hauteur,  
où l'on s'est vus pour la première fois,  
où de tes joues de neige et de rougeur  
je buvais le miel du ciel, plein de foi,  
où je vis de ton œil ce très bel éclat, –  
là elle poussa, mon aimée, sache cela !"

**VIII**

Ainsi à elle ce petit mot disai-je,  
tel a été de ma prière le son,  
d'un tel désir mon cœur fut siège.  
Elle baissa devant moi son front,

et sa main, plus pure que la neige,  
prit ce brin cueilli, mon don:  
le mit sur le beau sein et encor  
de ses baisers paya mon effort.

**XI**

"Quand tu es chez moi, mon trésor,  
le grand monde alors m'appartient,  
quand ton visage, chéri, est dehors,  
même le ciel étoilé ne m'est rien,  
la forêt en vain montre son décor,  
le vent en vain fait son va-et-vient,  
en vain fleurissent fleurs splendides,  
car tout autour, tout autour m'est vide."

**XV**

Tel a été le ruisseau de ses mots,  
encor j'ois en mon oreille ce son.  
Le chant du rossignol est très beau  
dans le silence nocturne profond,  
la source résonne avec ses eaux,  
le Zéphyr aussi dont l'air si bon  
berce le soir l'herbe humide parfois :  
mais meilleure encore était sa voix.

**XVI**

O, de ses lèvres si beaux attraits  
lorsque nous nous essayions là tous deux !  
O, de son œil merveilleuses clartés  
qui tombiez droit dans mes yeux!  
O, douce étreinte, douce encor après,  
de ma vie cet âge si merveilleux,  
au ciel avec elle tu partis de moi,  
à ta place pire encor destin je vois.

**XVII**

Et quand vint le saint dimanche,  
c'était déjà la moitié du jour,  
je l'amenai en robe toute blanche  
dans le champ pour faire un tour,  
puis au bois cachés sous les branches  
où les oiseaux avaient leur séjour,  
où l'on voit douces sources couler  
et les fleurs de toutes les couleurs.

**XVIII**

Essaim d'oiseaux s'y trouvait grand,  
et remplissait les arcs du bois dorés,  
nous écoutions leurs tendres chants  
et marchions ainsi à travers la forêt;  
nous écoutions le doux bruit des vents  
et les regardions voguer désormais  
dessus les flots de la source cristalline  
sur la feuille sèche que l'hiver câline.

**XXI**

D'un regard en larmes regardant le soir,  
puis vers moi, et droit dans mon œil,  
et ma larme couler – elle put la voir,  
puis plus haut où dormait le soleil,  
puis nous nous tîmes dans le noir  
car nous ressentions un profond deuil.  
Déjà notre chant muet fini tout fut,  
et – adieu donc, adieu, bois touffu !

**XXII**

Ainsi les jours chassaient les jours,  
et même si mon travail était dur  
les branches généreuses de l'amour  
me protégeaient de leur très épais mur !

Et aussi les roses choisies pour  
verser sur mon âpre voie l'ambre mûr !  
Mais soudain souffla un vent morose  
et dispersa presque toutes mes roses...

**XXVI**

Et déjà je faisais un long voyage  
– le printemps brillait cette fois –  
à travers un très beau paysage ;  
montagnes abruptes, hauts épais bois ;  
et l'aigle perché sur un nuage :  
ce peu calmait, du chagrin, voix :  
mais plus la nuit faisait tout noir  
plus fort devenait aussi son pouvoir.

**XXXII**

Et sur les fleuves s'élevèrent les monts,  
et sur les monts regarde quel éclat !  
Quand le soleil éclaire les horizons  
nul nuage ne l'empêche en cela !  
O, vois ces clairs heureux horizons  
et regarde, œil, l'air de ce ciel-là :  
l'ultime rayon du jour, tiens, sombre,  
et les herbes pleurent dans l'ombre.

**XXXIII**

Et les herbes pleurent dans l'ombre,  
le silence solennel s'étend partout,  
des grottes que la verdure encombre  
on entend chanter le rossignol doux,  
ton cœur là dans le plaisir sombre,  
une joie secrète accélère ton pouls  
et la sainte larme de ton œil fervent  
le long de tes joues lentement descend.

**XXXIV**

Tel a été ce très bel endroit,  
tel y était l'éclat crépusculaire,  
où le soir j'allais chaque fois  
car le printemps me laissait le faire.  
Mais quand son souffle disparut, moi,  
j'ai quitté brusquement ces terres ;  
ce pays ne fut plus source de ma gaîté,  
je ne sais pourquoi, comme il l'était.

**XXXVI**

Epais brouillard gisait monotone,  
le givre couvrait champs et rues,  
feuilles sèches emportées par l'automne  
et l'arbre qui levait ses branches nues.  
Un soir vers cette source d'eau bonne  
je pris la route déjà à moi connue,  
j'ignore ce qui là si fort me hâtait,  
et mon cœur étrangement battait.

**XXXVII**

En moi le cœur à peine battait,  
mon œil ne voyait la beauté de feux  
dont le ciel du soir se paraît ;  
claire obscurité fut devant mes yeux,  
et ce trait noir du monde me séparait,  
de tout le monde, seul et malheureux :  
l'affreux vide, moi tel un grain de cendre,  
je sentis l'immense horreur me prendre.

**XXXVIII**

Soudainement, telle une merveille,  
dans ma triste âme cela se passait:  
le bruissement du zéphyr sur les feuilles,  
que son souffle avait séchées assez,

réveilla en moi les images vieilles,  
et ainsi arrêta toutes mes pensées ;  
me frappa le cœur en un instant :  
marche-t-elle encor parmi les vivants ?

**XL**

Elle n'est plus – ce n'était qu'un son  
quand j'entrai jadis sous son toit,  
ce bruit me pénétra jusqu'au fond  
telle une foudre, du calme ciel, droit,  
de ma joie il tua toute vraie raison,  
de sa racine ma vie plia devant moi ;  
et si son tronc n'était tel le roc,  
il l'aurait brûlé, de ces mots le choc.

**XLVIII**

De la profonde nuit la paix était pleine  
– tel était mon rêve que je dévoile –  
douce m'observait la clarté sans peine  
qu'envoyait mainte et mainte étoile,  
et toute la douceur des voix humaines,  
plus douce que celle que le rossignol exhale,  
et plus près toujours venait ce son  
à travers, de la nuit, le silence profond.

(1844/5)

Date de publication sur *Serbica.fr* : juillet 2012.